

# Dans l'audacieux « L'Espérance, ou la traversée de l'impossible », la philosophe s'appuie sur sa propre faiblesse pour renverser le fantasme de toute-puissance qui mène l'humanité à la catastrophe écologique

## Corine Pelluchon revient à la vie

JEAN BIRNBAUM

On referme le nouvel essai de la philosophe Corine Pelluchon, *L'Espérance, ou la traversée de l'impossible*, et on mesure le courage qui le porte : si ce livre est un tour de force, c'est moins par l'élaboration d'un propos théorique que par l'affirmation d'une faille puissante, d'une féconde vulnérabilité.

Aux deux tiers de son bref essai, elle admet : « Je parle des autres, mais, en réalité, il s'agit de ma propre expérience. » Quand elle évoque ce que l'on appelle « écoanxiété », et qu'elle préfère nommer « dépression climatique », quand elle décrit la colère de tous ceux, militants ou simples citoyens, qui ont l'impression d'assister, impuissants, au désastre à venir, c'est bien son propre étouffement qu'elle décrit : « Tout se passe comme si le toit de la prison se rapprochait, nous signifiait que nous allons être broyés. Une angoisse à laquelle s'ajoute un

**L'autrice prouve que la philosophie peut rendre raison de la vie dans ses dimensions les plus charnelles**

sentiment, diffus mais tenace, de honte nous saisit : nous avons la gorge serrée et ne pouvons respirer ni dire un mot. » Et c'est aussi sa douleur personnelle qui est en jeu lorsqu'elle énumère le bouleversement lié à la prise de conscience de la souffrance animale : « Elle propulse en enfer. Elle kidnappe les individus qui, acceptant de voir ce qui se passe de l'autre

côté du miroir, là où l'on enferme, dépèce et abat les animaux, sont traversés par cette souffrance et par ce mal, les prennent sur eux, en prennent une part, jusqu'à devenir presque fous. »

Flirter avec la déraison, errer dans la nuit, souffrir au point de vouloir en finir, Corine Pelluchon connaît. Et, là encore, il faut une vraie hardiesse, quand on est universitaire et femme, pour exposer à la première personne son expérience de la dépression. Là où tant de collègues considéreraient ces confidences comme une faiblesse hors sujet, la philosophe démontre qu'un tel geste permet de repenser l'espérance. Celle-ci demeure opaque à qui n'a pas connu le désespoir, reconnu sa propre fragilité. Avoir perdu le goût de vivre relance très haut le désir d'exister : « Toi qui as tant désespéré, toi qui as cru mourir, toi qui l'as tant souhaité, te voilà sauvé sans que tu saches comment. Désormais, tu seras attentif à cette vie que tu ressens en toi comme jamais tu ne l'avais ressentie. »

Sous la plume de Corine Pelluchon, cette leçon de modestie devient le levier d'une révolution anthropologique. Dès lors qu'il est conscient de ses limites, l'être humain est prêt à rompre avec son fantasme de toute-puissance. Cessant de refouler sa condition mortelle, il est prêt à remettre en question les formes de domination qui rendent le présent invivable : l'exploitation des humains, la réification des autres vivants. Cette double domination fonde le modèle de développement qui a mené l'humanité au bord du gouffre. De même que la dépression individuelle se retourne parfois en émancipation, l'apocalypse collective peut provoquer le « choc affectif » qui imposerait d'en finir avec les vieilles logiques de domination. A mille lieues d'un optimisme naïf et d'un dogmatisme pervers, l'espérance



Corine Pelluchon, à Hambourg, en 2022. FLORIAN THOSS

advient comme une forme de lucidité à la fois tragique et joyeuse, au moment où l'humanité entrevoit le pire.

Au terme de son livre, Corine Pelluchon désigne deux espaces où se jouerait la révolution qu'elle appelle de ses vœux : la sensibilité animale, le corps des femmes. La façon dont nous traitons les animaux engage la totalité de notre relation à la vie, souligne-t-elle, et leur accorder une pleine considération renverserait nos modèles de développement. Aussi le combat contre la souffrance animale constitue-t-il un « fer de lance » de la révolution nécessaire. Parce que les cycles menstruels, la grossesse ou l'accouchement inscrivent sans cesse leur corps dans les rythmes et les limites de l'existence, affirme enfin la philosophe, les femmes sont les mieux à même d'impulser ce « nouvel âge du vivant ». Rappelant qu'en allemand « ménopause » se dit *Wechseljahre*, littéralement « changement d'années », Corine Pelluchon va jusqu'à en faire la métaphore qui convient pour penser le défi climatique. La ménopause, résume-t-elle, « désigne un âge où, étant à

la croisée des chemins, il importe non seulement de faire les bons choix, mais également d'acquiescer l'art des métamorphoses ».

Ces lignes illustrent bien l'audace de Corine Pelluchon. D'un côté, elle prouve que la philosophie peut rendre raison de la vie dans ses dimensions les plus charnelles ; de l'autre, elle mise sur le corps pour venir perturber l'orgueil des systèmes théoriques, et d'abord le bel ordonnancement de sa propre pensée. Que cette dernière soit elle-même fragile, elle l'accepte volontiers. Ainsi, elle qui espérait fonder l'espérance en dehors de toute perspective religieuse, se retrouve très vite cernée par celle-ci, tant cette notion est hantée par la théologie. « La plus haute forme de l'espérance, c'est le désespoir surmonté », disait l'écrivain chrétien Georges Bernanos (1888-1948) dans une formule célèbre que Corine Pelluchon a placée en exergue du livre. Comme une façon d'assumer les doutes qui confèrent à son texte sa force vulnérable, son tempo et sa grâce. ■

**L'ESPÉRANCE, OU LA TRAVERSÉE DE L'IMPOSSIBLE, de Corine Pelluchon, Rivages, « Bibliothèque », 144 p., 18 €, numérique 14 €.**

APARTÉ

## Un lettré, Gainsbourg

LA PARTITION DATÉE DU 18 DÉCEMBRE 1956 ne mentionne que quatre vers, jamais enregistrés : « C'est à la trentaine/ Qu'on croit qu'est arrivé/ Qu'il vous en souviennet/ Le temps n'peut s'arrêter. » Ces quelques lignes nourries d'Apollinaire marquent pourtant un moment-clé pour la chanson française : la naissance de Serge Gainsbourg (1928-1991). Avant existait Lucien Ginsburg, pianiste. En déposant à la Sacem un premier texte sous le nom de Serge Gainsbourg, ce jour de 1956, le bientôt trentenaire invente son propre personnage. Pour s'imposer comme chanteur, il remplace le Lucien trop courant par un beau prénom slave, puis ajoute un « a » et un « o » à son patronyme. Deux lettres qui le francisent et le rapprochent d'un grand artiste, Gainsborough. Cela change tout.

Les lettres, la grande affaire de Gainsbourg. C'est ce que montre avec brio Pierre-Julien Brunet dans *Serge Gainsbourg. Ecrire, s'écrire*, livre intelligent et documenté qui analyse avec finesse les textes du chanteur et les relie sans cesse à sa vie. Pendant l'Occupation, le petit « Lulu » passe plusieurs mois caché sous la fausse identité de Lucien Guimbarde. Sauvé par une première substitution de lettres dans son nom ! Plus tard, mécontent que celui-ci soit écorché, il l'orthographe parfois Ginzburg, « avec un « z » comme dizziness », dira-t-il. Puis vient le tournant de 1956. Lucien Ginsburg – celui qui se rêvait peintre depuis l'enfance – lâche définitivement les Beaux-Arts et cohabite avec son double, Gainsbourg, « créature aux traits identiques aux siens mais auteur-compositeur-interprète de chansons », écrit l'auteur.

### Triple obsession

A défaut de jouer sur les couleurs, ce Gainsbourg-là fait valser les vingt-six notes de l'alphabet dans des textes marqués par une triple obsession pour les pré-noms et les noms propres, les jeux de lettres et les doubles. « Les trois éléments qui ont prévalu à la création de son nom d'artiste se retrouvent ainsi au cœur des paroles de ses chansons », relève Brunet. De ses titres, aussi. Ceux qu'avec sa plume Sergent-Major, il écrit en premier, en haut de la page blanche, avant d'en tirer couplets et refrain : *Initials B. B., Elaeudanla tētēia, Haine pour aime...*

Survient un ultime double, ce Gainsbarre né d'une contrepèterie (« Quand Gainsbourg se barre, Gainsbarre se bourre »), qui est aussi, selon Brunet, « le fils naturel de Gainsbourg et de Guimbarde ». Autant de personnages qui, un soir de 1980, crient d'une seule voix « Je suis un insoumis » face à des parachutistes menaçants. A cet instant exceptionnel, « l'homme qui se tenait debout face à la bêtise, la haine et la violence était à la fois » Ginsburg, Guimbarde, Ginzburg, Gainsbourg et Gainsbarre, c'est-à-dire le fils de réfugiés, l'enfant juif traqué, l'adolescent qui tenait à son nom russe, le chanteur et la grande gueule. C'est à la cinquantaine que cet unisson est arrivé, faut-il qu'il vous en souviennet ? ■ DENIS COSNARD

► *Serge Gainsbourg. Ecrire, s'écrire*, de Pierre-Julien Brunet, PUR, « Epures », 128 p., 9,90 €.

## La mort de Staline, onde de choc

Un essai de Joshua Rubenstein retrace l'année 1953 et ses suites dans le bloc de l'Est – de l'espoir à sa répression

FLORENT GEORGESCO

Le soir du 1<sup>er</sup> mars 1953, une femme de chambre de la datcha de Kountsevo, près de Moscou, assista à un spectacle inimaginable. Envoyée en éclaireuse dans les appartements de Staline, qui n'avait pas donné signe de vie de la journée, elle trouva le maître de l'URSS effondré sur le sol de la bibliothèque, immobile dans sa tenue de nuit imprégnée d'urine. Quelques jours plus tard, le 5, à 21 h 50, les médecins le déclaraient mort. Comme l'écrit l'un d'eux dans ses souvenirs, un des hommes les plus puissants de la planète « venait de se transformer en un

pauvre cadavre pitoyable, que demain des pathologistes tailleraient en pièces ».

De ce passage du corps glorieux au corps putride, et de la terreur à la pitié, Joshua Rubenstein, dans *Les Derniers Jours de Staline*, dépeint l'ensemble des dimensions en exploitant avec rigueur des archives pléthoriques et diverses, qui lui permettent d'offrir une vision panoramique de l'événement, des derniers mois du vieux bolchevique à ceux qui suivirent sa mort. Mais la force de cette impeccable enquête tient, plus encore, à sa manière d'analyser les mécanismes qu'une déstabilisation aussi profonde mettait soudain au jour.

Comment l'URSS pouvait-elle à la fois absorber et dépasser l'héritage sanglant de celui qui l'inaugura durant près de trois décennies ? Tout l'enjeu pour le régime,

montre l'historien américain, ancien haut responsable d'Amnesty International – qui, à ce titre, s'occupait des dissidents soviétiques dans les années 1970-1980 –, était d'apporter une réponse aux attentes de populations rendues exsangues par la tyrannie et la guerre, mais sans toucher au système, d'apprendre l'art de se transformer en se maintenant.

Les paroxysmes de violence politique dans lesquels Staline avait entraîné l'Union furent certes rapidement dénoncés. Remise en cause immédiate de la violente campagne antisémite qui marqua les derniers mois de son règne ; amnistie, dès la fin mars, de plus d'un million de prisonniers du Goulag ; « offensive de paix » sur le plan international : la « déstalinisation », qui culmina, en février 1956, avec la condamnation des « excès » du stalinisme

par Khrouchtchev, fut sans conteste une des dynamiques majeures de la période.

Pourtant, l'année 1956 vit également, en novembre, la répression de l'insurrection de Budapest, et l'on ne peut comprendre ce qui se joua alors si l'on ne mesure à quel point cette dynamique répressive se noue à la première. Elle apparaît même comme une conséquence des espoirs suscités à travers le bloc de l'Est par les réformes initiales. Un désir de liberté renaissait, que les autorités semblaient vouloir traiter. Mais comment ? Avec quels outils idéologiques et politiques ?

En réalité, de l'Allemagne de l'Est, où 25 000 soldats soviétiques intervinrent dès juin 1953 pour mater des manifestations qui ne cessaient de grossir, à la Hongrie trois ans plus tard, le régime ne sut répondre qu'en

réitérant son refus de toute aspiration non conforme au cadre idéologique, constamment perçue comme désordonnée – « contre-révolutionnaire », disait-on. En un mouvement spontané de protection face à ce qui n'était pas lui, il se refermait à mesure qu'il s'entrouvrait. *Les Derniers Jours de Staline* représente à cet égard une plongée dans ce que l'on pourrait nommer la fatalité du communisme soviétique : son incapacité, une fois acquis le rejet de la « terreur arbitraire », à s'exercer autrement que par une oppression qui ne pouvait prendre fin qu'avec l'Union elle-même. ■

**LES DERNIERS JOURS DE STALINE (The Last Days of Stalin), de Joshua Rubenstein, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Johan-Frédéric Hel Guedj, Perrin, 366 p., 23,50 €.**